

UN PROBLEME VIEUX DE MILLE ANS

LA QUESTION DE LA PRÉSENCE RÉELLE

La question de la "présence réelle" du Christ dans l'eucharistie est étroitement liée à celle de la "transsubstantiation". Quelle est l'origine de ce terme qui n'est pas biblique et qui ne se trouve pas chez les auteurs chrétiens des premiers siècles ? Pour l'essentiel, il remonte aux controverses entre les IX^e et XI^e siècles qui cherchaient à dire comment le Christ est dans les espèces eucharistiques : est-ce plus qu'un simple rappel de sa présence dans l'Église à travers les figures du pain et du vin ?

En 1215, le IV^e concile de Latran a essayé de résoudre la question en affirmant le pain et le vin de « *transsubstantiation* ». Quatre siècles plus tard, le concile de Trente a repris le terme en lui donnant sa forme actuelle, à savoir celle de la « *transsubstantiation* ».

Ces brefs indices historiques montrent que l'apparition de ce mot dans l'histoire de l'Église est un phénomène relativement récent. Il s'agit d'un néologisme savant qui remonte pour l'essentiel aux débats théologiques et conciliaires du Moyen Âge qui ont pris fin avec son incorporation dans l'enseignement officiel du concile de Trente au XVI^e siècle. Dès lors, "transsubstantiation",

mot qui ne souffre pas cependant d'une limpidité éclatante, fait autorité dans l'Église catholique romaine.

Le fait que le mot tende à disparaître du vocabulaire actuel des baptisés ne résout pas pour autant certains problèmes qui sont sous-jacents et toujours d'actualité. Cela se voit, par exemple, dans la difficulté à donner un sens précis à l'expression "présence réelle". Qu'est-ce que les chrétiens reçoivent dans l'eucharistie ? Qu'est-ce qu'ils réservent dans leurs tabernacles d'une messe à l'autre ? Quel éclairage le mot "transsubstantiation" donne-t-il aux croyants sur la "présence réelle" ?

En fait, "réel" et "présence" ne sont pas des mots univoques. Quand le chrétien déclare qu'il reçoit la "substance" de la chair et du sang du Christ, il n'a encore rien dit quant au sens de ce qu'il affirme. Il lui reste le travail difficile d'interprétation — entreprise délicate pour laquelle l'aide des théologiens s'avère indispensable. C'est dans cet esprit que nous nous appuyons sur le livre du théologien hollandais, Édouard Schillebeeckx, *La présence du Christ dans l'Eucharistie* (Cerf, 1970). En particulier, ce petit ouvrage se montre précieux pour décrypter la tendance nullement abandonnée d'interpréter la "substance" de la chair et du sang du Christ dans un sens franchement matérialiste.

Une conception "matérialiste" de l'eucharistie

Au haut Moyen Âge, beaucoup de chrétiens avaient une compréhension de l'eucharistie qu'on peut qualifier de "matérialiste". Cette attitude peut se

résumer dans les termes suivants : "Je broie le corps du Christ avec mes dents." L'anthropophagie n'est pas loin ! Pour mettre fin à de telles aberrations, quelques grands théologiens de l'époque comme Albert le Grand, Bonaventure et Thomas d'Aquin ont fait un travail de clarification concernant le sens du sacrement de l'eucharistie. En particulier, ils ont fortement critiqué toute inclination à penser la "présence réelle" d'une manière matérialiste ou "chosiste".

En fait, ces auteurs ont poussé leur recherche si loin que, s'il y avait eu à l'époque les moyens modernes de communication, ils auraient sûrement attiré les foudres des gardiens de l'orthodoxie, sans parler du trouble qu'ils auraient semé dans l'esprit de nombreux chrétiens. (L'actuelle facilité de communication n'explique-t-elle pas, du moins partiellement, les difficultés que connaissent aujourd'hui des théologiens dits "progressistes" ?)

Nous venons de voir que des théologiens du Moyen Âge ne pouvaient se taire devant la tendance à donner à la "présence réelle" une interprétation quasiment physique. Des idées aussi crues sur l'eucharistie devaient être démasquées comme indignes de la foi chrétienne. Cette accusation visait, entre autres, des histoires qui circulaient à l'époque sur les hosties consacrées, selon lesquelles elles saignaient en étant percées, par exemple, par un couteau. Certains chrétiens croyaient même qu'il s'agissait là du véritable sang du Christ.

Pour Thomas d'Aquin, des croyances aussi grossières relevaient de la superstition. Certes, il confessait comme tous

les baptisés la "présence corporelle" du Christ sous les apparences du pain et du vin, mais pour lui, cette présence s'effectuait uniquement d'une manière spirituelle. Il fallait donc refuser des absurdités telles qu'un Christ enfermé comme "prisonnier" dans le tabernacle ou descendu physiquement du ciel sur l'autel. Pas question d'un Christ "caché" dans l'hostie ou d'une chair consommée comme viande ! On reçoit le Christ, disait Thomas d'Aquin, « *seulement sous son aspect sacramentel* ». Ce qu'on mange et boit dans l'eucharistie ce sont les signes du corps et du sang du Christ (cf. *La Somme théologique*, III, q. 77, a. 7, ad 3).

S'il en est ainsi, les signifiants consommés du pain et du vin sont autres que la réalité divine qu'ils signifient et à laquelle nous n'avons pas d'accès direct. Le Christ ressuscité est présent à son Église et à chacun des communicants d'une manière vraie mais insaisissable. Nous reviendrons sur ce point important.

La persistance d'une interprétation matérialiste de l'eucharistie

En dépit des saines rectifications de grands théologiens du Moyen Âge, les idées matérialistes sur l'eucharistie persistent toujours. En fait, la façon dont s'expriment certains croyants aujourd'hui rejoint étrangement des thèses condamnées par ces théologiens. L'absence d'une pastorale solide dans le domaine de l'eucharistie est l'une des raisons majeures de la persistance de ces aberrations. C'est du moins l'opinion des chrétiens qui ne se contentent plus de leur catéchèse d'enfance et demandent une formation plus adaptée aux besoins des hommes et des femmes mûrs.

En fait, un approfondissement sérieux de l'intelligence des sacrements devient urgent, non seulement pour les adultes "en recherche", mais aussi pour leurs enfants qui vivent dans une société séduite par "l'évangile" rationaliste de la technologie. Le refus de nombreux chrétiens aujourd'hui de répéter purement et simplement les formules dogmatiques reçues du passé viennent, non pas nécessairement d'un manque de foi mais du caractère archaïque de ses expressions. Il faut donc revenir au principe selon



Le refus de nombreux chrétiens aujourd'hui de répéter purement et simplement les formules dogmatiques reçues du passé viennent, non pas nécessairement d'un manque de foi mais du caractère archaïque de ses expressions.

lequel une Église vivante doit toujours retravailler la forme de ses affirmations si elle espère les transmettre efficacement aux générations futures.

L'importance actuelle de ce principe pour l'enseignement sur l'eucharistie n'a pas besoin d'être démontré. La foi placée sous l'égide de vocables comme "substance" ou "transsubstantiation" a peu de chance de s'épanouir à notre époque. Une double tâche s'impose alors : *négativement*, il faut mener une critique approfondie de cette terminologie si peu comprise aujourd'hui ; *positivement*, un travail sérieux et courageux

est à mettre en œuvre pour trouver des mots plus adaptés à la mentalité contemporaine en même temps que fidèles au sens authentique du sacrement. Cette dernière tâche dépasse le présent article en raison de sa complexité et de son besoin d'approches multiples. En revanche, la première peut être considérée ici à condition de limiter son objet. Parlons donc simplement du terme "transsubstantiation" tel qu'il est apparu dans le contexte du concile de Trente, et de ses insuffisances actuelles pour la compréhension de la "présence réelle".

Le concile de Trente a été convoqué au milieu du XVI^e siècle pour réfuter les thèses de Luther et d'autres Réformateurs de l'époque. C'est pourquoi durant les dix-sept ans du concile, les échanges entre les évêques se sont déroulés dans un climat polémique. On peut dire que l'ordre du jour et même les termes dans lesquels il fallait débattre les questions ont été conditionnés par les adversaires de l'Église. Aucun article de foi, y compris celui concernant le sacrement de l'eucharistie, n'a été pleinement traité. Le chapitre conciliaire sur cette question est resté fort incomplet et, par le fait même, inapte à transmettre la totalité de la foi de l'Église concernant l'eucharistie.

La "transsubstantion" dans le contexte du concile de Trente

Le concile de Trente a ouvert le dossier sur ce sacrement en 1547. Il fallait surtout trouver, contre les Réformateurs, une façon satisfaisante d'exprimer la "présence réelle" du Christ dans l'eucharistie. Parmi les suggestions avancées, celle qui considérait le changement du pain et du vin comme une "conversion sacramentelle" était l'une des plus intéressantes. Il est regrettable qu'elle n'ait pas été retenue car même certains protestants auraient pu l'accepter comme une formule juste. En fin de compte, le mot qui a fini par trouver une place dans le texte définitif du concile a été celui de "transsubstantiation": « *La conversion de toute la substance du pain dans le corps et de toute la substance du vin dans le sang, alors que cependant les espèces du pain et du vin subsistent — l'Église catholique désigne cette transformation du terme très adéquat de transsubstantiation.* »

Plusieurs choses sont à remarquer dans cette définition. Si tous les évêques du concile de Trente ont été d'accord pour dire que l'eucharistie entraîne un processus de "conversion des espèces", ils n'étaient pas unanimes quant au choix du mot "transsubstantiation" pour désigner la nature de cette conversion. Certains évêques l'ont trouvé trop statique, d'autres trop "barbare". Mais la majorité des évêques a finalement déci-

dé qu'il est une expression "adéquate" pour dire la foi de l'Église catholique face aux protestants qui se contentaient de parler d'une présence symbolique du Christ dans l'eucharistie.

Se pose alors la question : pourquoi le concile de Trente a-t-il passé sous silence le fait que l'Église de Rome n'a jamais refusé le symbolisme dans le domaine de l'eucharistie ? On sait qu'il fait partie même de sa définition officielle du sacrement : « *Un sacrement est un signe efficace qui réalise ce qu'il signifie.* » Peut-être le silence du concile sur ce point est à chercher dans son désir d'éviter toute ambiguïté, c'est-à-dire d'exprimer avec autant de précision que possible comment les signifiants du pain et du vin produisaient réellement la présence du Christ. Pour Trente, le mot "transsubstantiation" semblait le mieux adapté à ce besoin. C'est un mot "très adéquat", disait-il.

Les paroles de Jean XXIII au début de Vatican II viennent, par exemple, tout naturellement à l'esprit. Dans son discours d'ouverture, le pape a rappelé aux évêques que l'Église n'est pas liée d'une manière absolue à des formules dogmatiques héritées du passé.

L'expression "très adéquat" est loin d'être anodine car elle déjoue, par sa forme même, toute tentative d'absolutiser le mot "transsubstantiation" : le concile de Trente se contente de dire que le terme est "très adéquat", ni plus ni moins. Ceci est capital, car ce qui est "adéquat" ne peut prétendre à l'universalité ou à la nécessité absolue. De plus, il n'exclut pas d'autres expressions et même sa propre disparition éventuelle. En effet, à leur insu, les évêques ont introduit à l'intérieur du mot "transsubstantiation" le germe de sa propre mort par la qualification de "très adéquat". C'est le poids du passé et non pas les exigences de la foi en tant que telle qui empêche son abandon en faveur d'autres expressions plus "adéquates" à la mentalité actuelle.

Il ne faut pas être naïf, cependant. Le poids du passé est lourd. Historiquement, le mot "transsubstantion", considéré adéquat pour désigner la conversion des espèces eucharistiques, est devenu rapidement un slogan pour l'ensemble des catholiques dans leur lutte contre les Réformateurs. Ils en ont fait un mot-étendard auquel s'est ralliée toute l'opposition romaine. Les répercussions de ces accroches théologico-linguistiques du XVI^e siècle allaient se faire ressentir jusqu'à nos jours ; l'actuelle indifférence des catholiques vis-à-vis du mot étant un phénomène très récent. Traité pendant des siècles comme le plus apte pour parler de la "conversion des espèces", le mot restera également dans la mémoire de l'Église comme celui qui a le plus déchaîné les passions dans le domaine eucharistique. Il semble bien, toutefois, que l'ouverture instaurée par Vatican II commence à mettre fin à cette situation pénible.

Ouvertures en ce qui concerne la réalité de la présence eucharistique du Christ

Nous avons déjà noté que la recherche de concepts et de termes adaptés à la mentalité actuelle pour parler de la présence eucharistique du Christ dépasse les limites de cet article. En revanche, nous pouvons évoquer ici quelques raisons en faveur de cette recherche. Les paroles de Jean XXIII au début de Vatican II viennent, par exemple, tout naturellement à l'esprit. Dans son discours d'ouverture, le pape a rappelé aux évêques que l'Église n'est pas liée d'une manière absolue à des formules dogmatiques héritées du passé. Et aussitôt, il a donné la règle à suivre en la matière : « *Autre est le dépôt lui-même de la foi, c'est-à-dire les vérités contenues dans notre vénérable doctrine, et autre est la forme sous laquelle ces vérités sont énoncées...* »

À ce principe général, Jean XXIII a ajouté avec réalisme l'idée qu'il faudra de la patience pour élaborer les formes les plus aptes à exprimer la foi de l'Église. C'est une tâche qui concerne non seulement les évêques mais aussi chacun des baptisés, surtout à l'époque où le rapprochement entre les différentes

Églises devient l'un des soucis majeurs de tous les chrétiens. Aujourd'hui, plus que jamais, il ne leur est plus permis de confondre les dépôts de la foi avec des interprétations particulières venues du passé. Cela veut dire concrètement que la forme linguistique hautement conditionnée par l'histoire, la "transsubstantiation", a perdu de sa pertinence et même de son caractère obligatoire.

Si la recherche des mots nouveaux pour dire la foi a sa motivation dans la nécessité de répondre à la mentalité actuelle, elle s'appuie également sur le fait que les mots subissent des changements à travers les époques. Or dans le domaine de l'eucharistie, l'une des formules les plus difficiles à comprendre avec justesse aujourd'hui est sûrement celle de la "présence réelle". Que veut-on dire par le mot "réel" dans un monde qui privilégie le virtuel ? De quelle "nature" est la présence du Christ "réellement" donnée dans l'eucharistie ?

Ces questions, d'ordre philosophique, comportent aussi une charge affective de grande importance. Quelle que soit l'élégance des analyses théoriques de mots comme "substance", "réel", "nature", etc. aucune ouverture n'est possible si on ne tient pas compte des résistances psychologiques des sensibilités religieuses à tout changement introduit à leur insu dans la manière de comprendre l'eucharistie ou d'en parler.

Dans la mesure où le croyant prête à la "présence réelle" une matérialité physique, il mérite le reproche que saint Thomas avait réservé aux baptisés de son époque qui pensaient écraser le corps du Christ avec les dents. L'imaginaire populaire frôle parfois l'insupportable comme, par exemple, quand on assimile en quelque sorte la personne du célébrant à celle du Christ au point où le « Ceci est mon corps, ceci est mon sang » s'applique à lui-même. Une telle absurdité est aux antipodes même des intentions du Christ.

Pareille confusion entre une donnée de la foi et un objet conçu comme une matière sensible voilée sous les apparences du pain et du vin a sa source dans une affectivité religieuse mal maîtrisée. La compréhension du mot "transsubstantiation" est trahie par une interprétation que le concile de Trente lui-même ne pourrait pas reconnaître.

Pour cette raison, il est hautement important de dégager le contenu de la foi de son enveloppe historique en ce qui concerne le sacrement de l'eucharistie. Reste la question du "comment".

En guise de conclusion, suggérons une piste possible, quoique périlleuse du fait que l'approche qu'elle valorise, celle des chrétiens du premier millénaire, n'est presque plus comprise. Il s'agit de remonter à la définition classique du sacrement où la réalité signifiée n'est jamais accessible directement.

Or dans le domaine de l'eucharistie, l'une des formules les plus difficiles à comprendre avec justesse aujourd'hui est sûrement celle de la "présence réelle". Que veut-on dire par le mot "réel" dans un monde qui privilégie le virtuel ? De quelle "nature" est la présence du Christ "réellement" donnée dans l'eucharistie ?

La réalité signifiée dans l'eucharistie

La réalité de la présence eucharistique du Christ n'est pas à chercher dans une sorte de corps physiquement actualisé sous les apparences des espèces, mais plutôt dans ce que le Christ a voulu être pour les siens à partir de sa résurrection. La réalité de sa présence sacramentelle n'est pas alors dans les objets "transsubstantiés", mais dans la volonté de Jésus exprimée la veille de sa mort. Le pain qu'il a tenu dans ses mains (et qu'il a mangé lui-même !) a acquis un sens au-delà des simples objets alimentaires du fait qu'il lui a assigné la dignité d'un signifiant de sa propre personne vivante. En partageant le pain fractionné, il en a fait un signe au sens le plus haut du mot. Désormais, dans la fraction du pain, les chrétiens seront renvoyés à la présence du Vivant, réellement présent auprès de ses disciples. Le pain partagé et consommé devient ainsi pour eux une action symbolique efficace car elle opère ce que Jésus a voulu

être pour les siens et elle révèle également le sens de cette volonté par la parole dite "en mémoire".

Le croyant sait par là qu'il est atteint dans le pain "eucharistié" par le Christ vivant. En toute vérité, il peut dire que dans le manger et le boire, il participe dès à présent à la réalité de celui qui est mort et ressuscité. Il devient même ce qu'il consomme. C'est le sens des paroles de saint Augustin auprès de ses fidèles : « Vous êtes ce que vous avez reçu » (Sermon 227 pour le jour de Pâques). C'est pourquoi le croyant peut dire avec raison que le pain dans l'eucharistie n'a plus la fonction ordinaire du pain. Substance composite, toujours soumise aux lois de la désagrégation naturelle de toute matière, ce pain sert comme signe sacramentel du Christ qui a choisi notre humble nourriture comme signifiant de sa présence vivante.

À la lumière de cette approche qui privilégie l'efficacité du signe sacramentel, les inventions de l'imaginaire à l'égard de l'eucharistie apparaissent terriblement appauvries. Elles frôlent même la superstition.

C'est pourquoi il faut cesser de lui donner un sens différent, autre que celui voulu par Jésus à travers les signifiants matériels du pain et du vin. Comme pour tout signe, celui-ci fixe l'attention, non pas sur les éléments visibles, mais sur la réalité à laquelle l'objet sensible renvoie, c'est-à-dire au Ressuscité lui-même, jamais absent de son Église.

En toute vérité, le chrétien n'a pas besoin de l'eucharistie pour croire en la présence fidèle du Christ auprès de son Église. Selon l'évangile de Matthieu, par exemple, il dit : « Là où deux ou trois se trouvent réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Matthieu, 18, 20). En même temps, l'eucharistie permet à l'Église de vivre davantage ce qu'elle croit à travers les signifiants du pain et du vin tirés de la terre. Ainsi se confirme et s'affirme son espérance. Si celle-ci n'est pas limitée à la présence sacramentelle du Christ, l'eucharistie la valorise comme fortifiant précieux pour la route tracée d'avance par son Christ.

Donna Singles,
théologienne